

SEANCE 1

EMERGENCE DE L'ANTHROPOLOGIE/ETHNOLOGIE ET INVENTION DU TERRAIN

INTRODUCTION

Le cadre du cours

Au sein de l'équipe ETT, les clivages disciplinaires ne sont pas très marqués : historiens, sociologues, anthropologues, politistes travaillent ensemble, se partagent méthodes et objets de recherche.

En ce qui me concerne, je n'ai pas spécifiquement une formation d'anthropologue (maîtrise de sociologie avec une option d'ethnologie des élites traditionnelles et des classes populaires, ex-DEA de Sciences sociales devenu master ETT). Mon parcours est cependant marqué par cette discipline de deux points de vue :

1. L'usage de la méthode ethnographique, marque de fabrique de la discipline, qui l'a largement fondée (cf. le texte de Malinowski) ;
2. L'usage des outils de l'anthropologie de la parenté dans mes travaux de recherche, l'analyse de la parenté étant un des plus vieux objets de la discipline face auquel elle est, à mon goût, bien mieux armée que la sociologie.

Florence Weber et Stéphane Beaud écrivent : « La division entre sociologie et anthropologie n'a plus lieu d'être aujourd'hui » (Introduction, p.13). Il est cependant nécessaire d'avoir connaissance des origines et enjeux respectifs de ces deux disciplines pour :

- savoir ce qu'on peut y puiser ;
- être capable de saisir les problèmes dans lesquels sont pris les chercheurs qu'on lit ;
- ne pas ignorer les apports de l'une ou l'autre des disciplines : les frontières académiques restent parfois très fortes (cf. la bibliographie proposée par le jury pour le thème de sociologie de l'agrégation de SES « Famille et modernité occidentale » : très peu de références à l'anthropologie de la parenté).

Le but de ce cours est donc de vous donner quelques outils pour vous encourager à aller voir ce qui se passe du côté de l'anthropologie avec un regard « armé ». Le cours se déroulera en deux grands moments :

1. Une longue introduction aux grands courants et enjeux de la discipline, basée sur la lecture de textes classiques : importance de la lecture des textes, importance de la discussion.
2. Des présentations d'intervenants extérieurs, resituant certains courants, certains objets dans les enjeux actuels de la discipline : ils devraient proposer des textes, importance de la discussion toujours.

Pour régler le problème des définitions...

ANTHROPOLOGIE (définition à discuter) = étude de sociétés lointaines par la méthode ethnographique, dans le but de comprendre le genre humain (unique) au travers de la multiplicité de ses formes (sociales, culturelles, mais aussi, initialement, biologiques, archéologiques et historiques, linguistiques, etc.).

Le sens général du terme (connaissance du genre humain) remonte au théologien suisse de Chavannes, qui publie en 1788 une *Anthropologie ou science générale de l'homme*. Dans le monde anglo-saxon, le terme ANTHROPOLOGIE va ainsi continuer à recouvrir toutes les disciplines qui explorent le passé et le présent de l'évolution de l'homme : sciences naturelles, archéologie, linguistique, et anthropologie au sens que nous lui connaissons. A partir de la fin du XIX^{ème} siècle, pour distinguer la sciences sociale et culturelle de l'homme des autres, les Anglais parleront d'ANTHROPOLOGIE SOCIALE et les Américains d'ANTHROPOLOGIE CULTURELLE (ce qui correspond également à des approches théoriques légèrement différentes, mais on verra ça plus tard...).

En France, le terme anthropologie gardera, jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, le sens d'anthropologie physique (voire d'anatomie) que lui a donné Diderot dans son *Encyclopédie* en 1751. On utilise donc plutôt le terme d'ETHNOLOGIE, toujours introduit par de Chavannes dans son *Anthropologie ou science générale de l'homme* pour désigner la science qui reconstitue l'histoire des peuples. C'est cet aspect spéculatif (idée que l'on peut reconstituer l'histoire des peuples à partir de l'étude des différentes sociétés) qui discréditera son usage en anglais. En France, il faut attendre les années 50 et Lévi-Strauss pour que le terme ANTHROPOLOGIE commence à remplacer celui d'ETHNOLOGIE. Aujourd'hui encore, les deux termes se maintiennent selon les institutions et les circonstances.

Le terme ETHNOGRAPHIE est beaucoup moins ambigu. Il désigne la technique de recueil (par observations et entretiens généralement) et de restitution des faits sur lesquels reposent l'analyse anthropologique.

Pour certains, la progression entre ETHNOGRAPHIE, ETHNOLOGIE et ANTHROPOLOGIE décrit un processus de généralisation et de comparaison de plus en plus ample : description d'un groupe humain d'abord, comparaison de cette description avec d'autres pour faire émerger des règles de fonctionnement de ce groupe ensuite, généralisation théorique sur le genre humain enfin. Cette distinction entre ANTHROPOLOGIE et ETHNOLOGIE tient pour une grande part à l'ambition de Lévi-Strauss, qui qualifia ses travaux (notamment sur l'universalité du tabou de l'inceste) d'ANTHROPOLOGIE structurale, alors que la plupart des travaux, aux ambitions généralisantes plus modestes, continuèrent à se proclamer de l'ethnologie.

Dans le cadre de ce cours, nous dirons indifféremment ANTHROPOLOGIE ou ETHNOLOGIE (même si le premier terme sera privilégié).

LES ORIGINES DE L'ANTHROPOLOGIE

L'anthropologie, comme les autres sciences sociales, ne naît pas simplement des changements qui façonnent le champ scientifique :

- Son émergence est due effectivement à l'évolution des questions scientifiques, la problématique anthropologique (comprendre la nature de l'homme par l'étude de la diversité des cultures) se forgeant tout au long du XIX^{ème} siècle.

- Mais elle n'est permise que par l'existence de données, recueillies pour répondre à des demandes sociales particulières, sur lesquelles vont pouvoir s'appuyer les premiers anthropologues pour élaborer des questions originales et fonder une nouvelle discipline.
- Nous verrons comment l'anthropologie s'affirme réellement comme une discipline à part entière lorsque les anthropologues deviennent à même de maîtriser la production de ces données.

L'évolution des questions scientifiques

Article « Origines de l'anthropologie », in BONTE Pierre et IZARD Michel (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991.

On peut considérer que le questionnement anthropologique est très ancien. Hérodote (VI^{ème} siècle avant JC) peut ainsi faire figure de héros fondateur : voyageur curieux, raisonnant en termes de systèmes culturels, il ramène l'opposition entre Grecs et Barbares à une opposition politique (en monarchie et cité soumise à la loi), faisant ainsi preuve d'un relativisme typiquement anthropologique.

A partir du XVI^{ème} siècle, la littérature des voyages, la découverte de la pluralité des religions et des sociétés, les problèmes posés par la colonisation et les conversions forcent au comparatisme dans un cadre de référence à un universel humain. On ne peut plus établir la connaissance de l'homme sur la simple introspection, ni définir l'humain en seule référence à la société européenne. Montaigne écrit ainsi (*Essais*, I, 31, « Des cannibales », 1595) : « Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie ».

C'est au XVIII^{ème} siècle que s'élabore une véritable critique de l'essentialisation de l'homme, qui semble toujours cacher l'établissement d'un type d'humanité (sous-entendu européen et chrétien) en modèle :

- Dans son *Supplément au voyage de Bougainville* (1772), Diderot critique ainsi non seulement les religions révélées, mais aussi les théories de la religion naturelle et du droit naturel : l'universalité prétendue du droit naturel, par exemple, ne signifierait que la domination d'une doctrine et d'un corps de doctrine qui exercent un pouvoir.
- Dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité entre les hommes* (1755), Rousseau établit également que les concepts d'état de nature, de nature humaine, de droit naturel sont solidaires de métaphysiques qui dépendent des coordonnées historiques et institutionnelles des définitions de l'homme qui les sous-tendent. Il faut établir une théorie reliant les coordonnées de l'observateur (soldat, marchand, missionnaire, naturaliste, ancien ou moderne) et les modes de division entre l'homme, la bête et le dieu.

C'est au cours de la première moitié du XIX^{ème} siècle que le domaine qui est tantôt appelé « histoire naturelle de l'homme », tantôt « anthropologie », se dote d'un objet d'étude spécifique : « les variétés de l'espèce humaine ».

En France, un groupe de penseurs et de savants du Consulat, nommé les « Idéologues », cherche à analyser les lois de l'entendement humain en étudiant les situations dans lesquelles la formation des idées est censée s'appréhender le mieux car le plus simplement : chez les peuples « sauvages » ou antiques. A leur suite, la connaissance du genre humain au travers de

l'étude des variétés de l'espèce humaine s'affirmera comme un objet de plus en plus légitime : les Idéologues ont réussi à développer une théorie et une pratique de la connaissance anthropologique qui affirme sa capacité à organiser et planifier la gestion sociale et le devenir politique des populations étudiées.

Cependant, le débat aura tendance à se focaliser sur les fondements naturels de la diversité humaine, c'est-à-dire sur l'étude des races. Sera ainsi développé le postulat de l'influence des races sur l'histoire et les destinées politiques des nations. On pose ensuite la question de l'origine des différences raciales, en trouvant une explication dans l'influence du milieu environnant. On essaye enfin d'établir des liens entre la nature biologique, sociale et culturelle de l'homme. Le but de toutes ces théories est de concilier l'idée d'unité du genre humain avec l'observation des variétés de l'espèce humaine.

Les théories évolutionnistes constituent une réponse paradigmatique à ce paradoxe et, entre 1860 et 1880, parachèvent les fondements de l'anthropologie.

Les théories anthropologiques évolutionnistes s'appuient sur d'autres disciplines :

- sur l'économie : les modifications des relations productives entre l'homme et la nature définiraient un ordre d'évolution historique (Morgan, 1877¹) ;
- la linguistique : Tylor (1871²), par exemple, essaye d'établir une « définition minimale de la religion » commune à toutes les sociétés, origine de toutes les religions (l'animisme, selon lui) analogue à la langue indo-européenne par rapport à laquelle on peut classifier toutes les langues qui en descendent ;
- la biologie : comme pour les organismes vivants, les lois universelles du progrès des formes sociales et culturelles iraient de l'homogène à l'hétérogène, la clef de l'explication des formes complexes résidant dans la compréhension des formes simples. Sociétés, institutions, religions se développeraient depuis le plus simple jusqu'au plus complexe. Ce projet d'une « histoire naturelle de l'homme » n'établit pas une frontière très nette entre le biologique et le social et nous verrons que nombre des premiers anthropologues de terrain étaient des naturalistes.

Morgan et Tylor, les plus éminents représentants de l'école évolutionniste, se penchent d'ores et déjà sur deux des objets de prédilection de l'anthropologie : la religion pour Tylor, les systèmes de parenté pour Morgan³ (il établit ainsi des correspondances entre classification des langues et classification des terminologies de parenté, dégage les principaux principes de classification des systèmes de parenté).

Fondées à partir de quelques travaux majeurs des années 1860-1880, les théories évolutionnistes, après avoir contribué à la fondation de l'anthropologie comme discipline, manifestent assez vite leurs limites. L'anthropologie va se développer au XX^e siècle sur la base d'une critique radicale de ces théories qui déplace l'analyse vers l'étude des configurations fonctionnelles et structurelles propres à des sociétés données.

¹ MORGAN Lewis Henry, 1877, *Ancient society, or researches on the lines of human progress from savagery through barbarism and civilization*, New York, Holt (trad. fr. : *La société archaïque*, Paris, Anthropos, 1971).

² TYLOR E.B., 1871, *Primitive culture : researches into the development of mythology, philosophy, religion, art and customs*, 2 vol., Londres, H. Murray (trad. fr. : *La civilisation primitive*, Paris, Reinwald, 1876-1878, 2 vol.).

³ MORGAN L.H., 1871, *Systems of consanguinity and affinity of the human family*, Washington, DC, Smithsonian Institution.

Demande sociale et données de terrain

Mais l'anthropologie ne naît pas de simples spéculations théoriques. Comme nous l'avons vu dans le cas d'Hérodote, puis de Montaigne et des philosophes des Lumières, le questionnement anthropologique est étroitement lié à l'existence de nouvelles données, dont l'existence est elle-même reliée à une demande sociale et politique particulière.

Le cas de la France : folklorisme et ethnologie

En France, l'ethnologie et le folklorisme (qui étudie les arts, métiers et traditions des différentes communautés locales sur le territoire français) se développent parallèlement. Ces deux disciplines s'appuient sur des matériaux recueillis dans le cadre d'une double demande politique et sociale :

- Une demande muséographique : il s'agit de recenser et de conserver les traces des arts et traditions de peuples perçus comme en voie de disparition. Ce travail de collection, qui mûrit sur plus d'un siècle, donnera lieu à la création, dans l'entre-deux-guerres du Musée des arts et traditions populaires (1937) d'une part et du Musée de l'Homme (1937) d'autre part (d'autres musées les ont précédés, mêlant objets du folklore français et pièces ethnographiques récoltées dans les colonies).
- Une demande politique : la première visée politique de l'ethnographie de la France, comme de celle des colonies, n'était pas tant de conservation que d'acculturation. Ainsi, lorsque l'abbé Grégoire dirige sous la Révolution française une enquête sur les patois, son « Questionnaire relatif au patois et mœurs de la campagne » donne lieu à la publication d'un « rapport sur la nécessité d'anéantir le patois ». Beaucoup plus tard, lorsque la mission Dakar-Djibouti de Griaule et Leiris est financée (1931-1933), c'est avec pour objectif officiel de mieux connaître les sociétés indigènes pour mieux les gouverner et de sauvegarder un patrimoine culturel menacé de disparition.

Le cas des Etats-Unis : anthropologues et Indiens

Aux Etats-Unis, la recherche en anthropologie est étroitement liée à la question indienne. C'est ainsi à partir d'enquêtes auprès des Iroquois de l'état de New York que Morgan va effectuer ses premières études des systèmes de parenté.

De nombreux matériaux ethnographiques seront ainsi collectés par et analysés pour le Bureau of Indians Affairs, créé en 1834 : il s'agit de disposer d'informations sur les tribus dans les réserves, de les contrôler et de les administrer à moindres frais, tout en considérant ces réserves comme des musées anthropologiques vivants.

Le cas de l'Angleterre : une collecte de matériaux longtemps déléguée

Pour la France comme pour l'Angleterre, les conquêtes coloniales constituent de véritables mines pour la collecte de données ethnographiques. Aux récits de voyageurs vont se succéder ceux des missionnaires et des administrateurs coloniaux. Partant de ces premiers matériaux, les anthropologues vont peu à peu essayer de les maîtriser en transmettant des consignes à ces informateurs.

L'Idéologue Joseph Marie de Gérando, membre de la Société des observateurs de l'homme, publie ainsi un guide destiné aux voyageurs, missionnaires et administrateurs coloniaux intitulé : *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* (1799). Tout au long du XIX^{ème} siècle sont constitués des questionnaires à l'usage des observateurs, destinés à recueillir des données systématiques sur les terrains exotiques. Associations scientifiques pour les financements, guides d'enquêtes pour le recueil ordonné des faits et des objets matériels, fournissent de plus en plus un cadre institutionnel et intellectuel qui facilite la standardisation et la comparaison.

Les *Notes and queries on anthropology, for the use of travellers and residents in uncivilized lands*, publiées pour la première fois en 1874, est l'archétype de ce genre de guides. Leur but est de « promouvoir une observation anthropologique précise de la part des voyageurs, et de permettre à ceux qui ne sont pas eux-mêmes anthropologues de fournir l'information requise à l'étude de l'anthropologie à la maison ».

Tylor s'appuie ainsi encore sur la correspondance qu'il entretient avec des personnes outre-mer en situation de recueillir des données ethnographiques de première main (par exemple le missionnaire ethnographe Loromer Fison). Ses cours furent suivis par plusieurs personnes dont les carrières dans les colonies devaient plus tard procurer des données ethnographiques de premier plan.

L'anthropologie naît donc de l'émergence de nouveaux questionnements théoriques s'appuyant sur la production de données ethnographiques liées à de nouvelles demandes sociales et politiques. On n'insistera ainsi jamais assez sur l'inextricable lien entre anthropologie et colonialisme (ce sera l'objet d'une séance). La légitimité de l'anthropologie va s'affirmer au travers de la maîtrise progressive de la production de ces données, qui va aboutir à l'apparition de la figure de l'anthropologue de terrain.

La naissance de l'anthropologue de terrain

STOCKING George William Jr., « La magie de l'ethnographe. L'invention du travail de terrain de Tylor à Malinowski », in CEFAL (éd.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003, pp.89-138.

L'évolution de la méthode de recueil des données ethnographiques

Comme nous l'avons vu, les premiers anthropologues exercent assis dans un fauteuil, à leur bureau. Ils recueillent les données d'informateurs présents sur le terrain, et leur donnent pour cela des consignes. Ces consignes, puis les préconisations des anthropologues de terrain, permettent de décrire l'évolution des règles de la méthode ethnographique.

Les premiers guides d'enquête sont en fait des questionnaires que le voyageur doit remplir avec l'aide d'informateurs. Ils suggèrent donc la requête d'informations standardisées, sans forcément poser la question des modalités de recueil de ces données. Mais, dès 1887, dans une « Circulaire d'enquête » destinée aux participants d'une grande enquête sur les Indiens du Nord-Ouest du Canada, Tylor (qui avait participé à la rédaction des *Notes and queries*) semble renoncer au questionnaire :

- Les enquêteurs sont encouragés à observer « les rites religieux réellement accomplis puis à s'enquérir de leur signification » ;
- La collection de récits mythiques « énoncés dans les langues indigènes » puis « traduits par un interprète compétent » et explicités tout au long du texte devient « la façon la plus naturelle » de saisir « des idées et des croyances sans recherche par questions croisées ».

Petit à petit, on exige des ethnographes « une étude intensive de zones restreintes ». Il ne s'agit plus seulement de recueillir des données au coup par coup, mais d'enquêter intensivement auprès d'une population à l'échelle de l'observateur. Dès 1896, par exemple, Spencer (zoologue devenu élève de Tylor), passe trois mois dans un campement Arunta (aborigènes australiens) pour observer une grande cérémonie appelée *alcheringa*, ce qui lui

permet de restituer en détail la vie rituelle des indigènes et de proposer une monographie⁴ qui traite déjà le rituel observé comme un « fait social total » au sens de Mauss : un phénomène à la fois reflet et expression de la logique interne d'une société et perceptible et analysable par un regard extérieur plus ou moins empathique⁵.

Petit à petit, c'est le style de la monographie qui s'impose. Une monographie doit effectivement présenter une énumération quasi-systématique d'une série de sous-ensembles dont la disposition hiérarchique est presque immuable (et largement inspirée des *Notes and queries*) :

- L'environnement naturel et géographique précède l'habitat et les modes de subsistance, ainsi que les technologies ;
- L'organisation sociale (notamment parentale) forme le soubassement des systèmes politiques et éventuellement économiques ;
- La religion est les croyances (sorcellerie, magie, guérisons), les formes d'expression culturelle et esthétique constituent enfin la superstructure.

Peu de monographies réussissent réellement à répondre aux exigences contradictoires du genre : l'exhaustivité et la systématique d'une part, l'ambition holistique (démontrer que tous les niveaux décrits sont interdépendants) d'autre part⁶.

Rivers fournit de nouveaux outils à la méthode ethnographique grâce à sa « méthode concrète », et plus précisément grâce à la « méthode généalogique » mise au point lors d'une grande expédition collective au détroit de Torres (1897-1899). Il s'agissait au départ de « découvrir si de proches parents se ressemblent dans leurs réactions aux différents tests psychologiques et physiologiques ». Faisant appel à un interprète indigène, Rivers cherche ainsi à établir l'arbre généalogique de chacun de ses enquêtés (avec ses ascendants et ses descendants, leurs relations et leurs noms) sur la base de relations biologiques (il cherche des relations de filiations biologiques, des relations matrimoniales procréatives).

Ces tentatives et le recueil des différents points de vue des personnes de l'arbre généalogique permettent à Rivers de mettre au jour non seulement des catégories indigènes de parenté contradictoires avec la filiation biologique, mais aussi tout un ensemble de pratiques et de normes sociales. C'est à partir de ce travail que Rivers développera l'idée selon laquelle la structure sociale élémentaire des groupes pourrait systématiquement se dévoiler à travers leur terminologie de parenté (termes de référence, termes classificatoires, termes d'adresse).

Au final, la méthode généalogique lui offrait un cadre dans lequel pouvaient être placés tous les membres d'un groupe local et auquel pouvait être rattaché un large éventail d'informations ethnographiques sur la « situation sociale de chaque personne comprise dans l'arbre

⁴ SPENCER W.B., GILLEN F., *The Native Tribes of Central Australia*, 1899.

⁵ MAUSS Marcel, « Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », in *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1950, pp.145-279.

⁶ On pourra citer comme exemples de monographies :

- RADCLIFFE-BROWN A.R. (1922), 1948, *The Adaman Islanders. A study in social anthropology*, Glencoe, Illinois, Free Press ;
- MALINOWSKI B. (1922), 1960, *Argonauts of the Western Pacific*, New York, E.P. Dutton (trad. fr., *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1963) ;
- FIRTH R. (1936), 1968, *We, The Tikopia, A sociological study of kinship in primitive Polynesia*, Boston, Beacon Press ;
- EVANS-PRITCHARD E.E. (1940), 1960, *The Nuer ; the description of the modes of livelihood and political institution of a nilotic people*, Oxford, Clarendon Press (trad. fr., *Les Nuer*, Paris, Gallimard, 1969).

généalogique » : données sur la résidence, les totems et les appartenances claniques, de même qu'informations diverses sur les biographies et les comportements.

A partir de ces observations, on pouvait non seulement dessiner les lois sociales d'un groupe particulier, mais aussi détecter dans quelle mesure ces prétendues lois « étaient respectées en pratique »⁷.

Rivers participera par ailleurs (avec Haddon, dont nous allons reparler) à une édition remaniée des *Notes and queries*, qui sera publiée en 1912. L'ouvrage prétend encore s'adresser aux « voyageurs » susceptibles de « fournir les renseignements nécessaires à l'étude de l'anthropologie en métropole ». Mais il s'appuie cette fois largement sur l'expérience personnelle de terrain de ses rédacteurs (Rivers, Haddon, plus généralement l'Ecole de Cambridge qui organisa l'expédition au détroit de Torres).

Ces *Notes and queries* imposent de nouvelles normes au travail ethnographique :

- elles encouragent à « acquérir le plus parfaitement possible » des compétences linguistiques suffisantes pour communiquer avec les indigènes dans leur propre langue (p.109).
- Ces compétences linguistiques sont reliées à la nécessité d' « employer l'instrument même dont les gens se servent pour traiter leurs problèmes sociaux », d'étudier « la formation et la nature de leurs classifications sociales » et d'essayer d'exclure « l'influence des catégories civilisées » (p.119). Ainsi, Rivers recommande : « les termes indigènes doivent être utilisés s'il y a le moindre doute ».
- Dans le même esprit, on renonce complètement au questionnaire. Une attention spéciale doit être portée aux informations spontanément données par l'informateur, même si elles viennent interrompre le cours de la pensée de l'enquêteur : au lieu de se plaindre de la difficulté à maintenir l'informateur sur le sujet en question, l'enquêteur doit reconnaître que « l'indigène a aussi ses propres centres d'intérêt, d'un intérêt probablement plus grand encore » (p.112).
- Dans un souci d'objectivité, il est recommandé de toujours obtenir des points de vue croisés sur un même événement. Les témoignages doivent, autant que possible, être complétés par des observations. L'enquêteur est encouragé à « tirer profit de tout événement socialement important survenant durant son séjour » (p.116).
- Enfin, l'enquêteur doit avoir « de la sympathie et du tact » (p.125).

On retrouve là beaucoup des exigences de la méthode ethnographique entendue au sens le plus récent du terme. Mais la dernière étape reste tout de même à venir...

Qui doit recueillir les données ethnographiques ?

Au départ, les anthropologues privilégient les matériaux ethnographiques constitués par des missionnaires. Contrairement aux naturalistes et autres participants d'expéditions scientifiques, qui ne faisaient que de brefs séjours et n'apprenaient jamais les langues indigènes, les missionnaires les pratiquent souvent et ont des contacts longs et réguliers avec les populations locales. Cependant, la place centrale de la croyance religieuse dans la théorie évolutionniste a poussé les anthropologues des années 1860-1880 à se méfier de plus en plus des données collectées par ceux dont la vocation première était d'extirper les superstitions païennes.

⁷ RIVERS W.H.R., "The Genealogical Method of Anthropological Inquiry", *Soc. Rev.*, 1910, 3, p.6.

Ainsi, c'était tout d'abord un missionnaire qui avait été choisi pour diriger l'enquête sur les Indiens du Nord-Ouest du Canada lancée en 1887. Finalement, il sera remplacé par un jeune physicien converti à l'anthropologie, Franz Boas. Franz Boas, qui critiquera vivement les théories évolutionnistes et diffusionnistes, deviendra le fondateur de l'anthropologie culturelle américaine, notamment grâce à ses travaux sur l'économie somptuaire du *potlatch* kwakiutl (Indiens de la côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord).

Avec l'expédition de Haddon dans le détroit de Torres (entre l'Australie et la Nouvelle-Guinée, 1897-1899), se confirme la norme du recueil des matériaux ethnographiques par les scientifiques eux-mêmes. Ancien biologiste converti à l'ethnologie lors d'un premier voyage dans le détroit (il recueille alors un nombre important de données ethnographiques autour du recensement des « bibelots » collectés auprès des indigènes et qui ont provoqué sa curiosité), il s'entoure pour repartir d'une équipe dont les membres sont censés être dotés de compétences spécifiques pour pouvoir se partager le travail : mesures physiques, tests psychologiques, analyse linguistique, sociologie, etc.

Si, comme nous le verrons, le dispositif des grandes expéditions ne va pas s'imposer comme modèle de la recherche anthropologique, l'expédition du détroit de Torres marque un tournant définitif : désormais ce sont les anthropologues qui doivent recueillir les données ethnographiques.

Cette grande expédition en équipe constituera un précédent et inspirera encore, par exemple, la mission Dakar-Djibouti (1931-1933). Le travail en équipe est censé donner la possibilité de gagner du temps, de couvrir l'ensemble d'un territoire, d'un groupe ou d'une cérémonie, de recouper, de vérifier et d'affiner les diverses informations. L'observation plurielle doit idéalement se redoubler d'une observation longitudinale qui permette, par le retour sur le même terrain et par la répétition des mêmes opérations d'enquête, de réduire le risque « subjectif » propre à l'interprétation.

Dès 1913, Rivers déconseille pourtant un tel travail de groupe. Il mentionne « le dérangement et l'excitation que provoquent chez les indigènes les différentes activités des membres d'une expédition », et insiste pour que les travaux ethnographiques soient entrepris par des enquêteurs « travaillant en solitaire » (p.10-11). Un seul ethnographe doit savoir traiter de façon totalisante l'ensemble des données qu'il recueille, dans les domaines politiques, religieux, technologiques, artistiques, qui sont interdépendants et indissociables (on retrouve ici l'idée de la monographie). Il doit donc se concentrer sur ce travail exigeant et ne peut être à la fois fonctionnaire ou missionnaire, ce qui de plus pourrait le détourner de l'attitude empathique exigée.

Rivers définit ainsi ce qu'est le travail de terrain intensif : « où le travailleur vit une année ou plus parmi une communauté d'environ quatre ou cinq cents personnes, où il étudie tous les aspects de leur vie et de leur culture, où il en vient à connaître personnellement tous les membres de la communauté, où il ne se contente pas d'informations générales mais étudie chaque caractéristique de la vie quotidienne et de la coutume, par leur détail concret et par le biais de la langue vernaculaire »⁸.

L'IDENTIFICATION DE L'ANTHROPOLOGUE A SON TERRAIN : L'EXPERIENCE MALINOWSKIENNE

C'est à ces nouvelles exigences que répond précisément Bronislaw Malinowski dans *Les argonautes du Pacifique occidental* (1922).

⁸ Rivers W.H.R., « Report on Anthropological Research Outside Africa », in W.H.R. Rivers et alii, Reports upon the present condition and future needs of the science of anthropology", Washington, 1913, p.5-28, p.7.

MALINOWSKI Bronislaw, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, 1922

Eléments bibliographiques

Né en Pologne en 1884.

Il part faire quelques années d'études à Berlin, découvre l'anthropologie avec l'ouvrage de l'anthropologue britannique Frazer (*Le rameau d'or*, 1898 : vaste fresque résumant tout le savoir sur les mythes, les croyances et les rites). Il décide en 1910 de s'inscrire dans la plus prestigieuse université pour faire de l'anthropologie : London School of Economics.

Il fait sa thèse sur la famille chez les aborigènes australiens mais sans partir sur le terrain. Il se fait remarquer par ses professeurs qui décident de lui donner une bourse pour qu'il parte en Australie puis en Nouvelle-Guinée. Il se retrouve là-bas au moment où la première guerre mondiale éclate et il va y rester plusieurs années. Il tire de ses années d'études sur place, un ouvrage fondateur de l'anthropologie et qui va le rendre très célèbre : *Les argonautes du pacifique occidental*, publié en 1922.

Lieu et déroulement de son enquête

Nouvelle-Guinée à l'époque de Malinowski, qu'on appelle aujourd'hui la Papouasie-Nouvelle-Guinée. C'est là que Malinowski se rend en 1914 et va enquêter dans un tout petit archipel à côté qui s'appelle les îles Trobriand. Dans ces îles des Trobriand : environ 12 européens (missionnaires, marins, employés de l'administration coloniale) vivent sur place quand Malinowski arrive, pour environ 8000 - 9000 habitants des îles Trobriands.

Son enquête se déroule en trois étapes. Il arrive en août 1914 et reste sur place jusqu'en mars 1915. Il repart quelques temps en Nouvelle-Guinée puis revient en mai 1915 jusqu'en mai 1916 ; puis d'octobre 1917 à octobre 1918. Il passe donc en tout deux ans et demi sur le terrain à étudier la vie en société des Trobriandais.

L'analyse de la Kula

En allant sur le terrain, Malinowski découvre un peuple qui quand il n'est pas occupé à cultiver ou à pêcher, passe beaucoup de temps dans une activité que ce peuple appelle la *Kula* et qui consiste à échanger avec des peuples vivants sur les îles voisines des colliers et des bracelets de coquillages. Tout l'ouvrage de Malinowski va consister à décrire ces échanges car ceux-ci se font suivant des règles extrêmement précises que personne ne doit enfreindre.

- Tout d'abord les objets sont échangés entre des îles selon un circuit bien précis. Les colliers de coquillage appelés *sulava* circulent dans le sens des aiguilles d'une montre tandis que les bracelets que les Trobriandais nomment *mwali* (et que Malinowski appelle aussi brassards car se portent en haut du bras), s'échangent dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.
- Ensuite toute le monde ne peut pas échanger n'importe quoi avec n'importe qui. Quelqu'un vient proposer d'échanger un objet avec un autre selon un rite précis et, par la suite, les partenaires sont liés pour le reste de leur vie : toute leur vie, au cours des expéditions *Kula*, ces hommes vont échanger des objets. Celui qui donne au départ un collier, donnera ensuite toute sa vie un collier au même homme.
- Mais attention : ce dernier devra toujours lui rendre un bracelet équivalent. Ainsi, si on lui donne un grand collier, très beau, il devra rendre un grand bracelet très beau, et s'il ne peut pas tout de suite, il donnera quelque chose en gage de reconnaissance de dette et en attendant de payer sa dette.
- De plus cette société est très hiérarchisée avec des chefs de clans et une hiérarchie entre les familles. Plus un homme est de rang élevé plus il a de partenaires à travers le cercle de la *Kula* avec lesquels il échangera ces objets de coquillages. Ce qui veut dire que plus il est de rang élevé, plus il détient de *sulava* ou de *malawi* chez lui.
- Les départs des expéditions *Kula* sont préparés pendant des jours et des jours : il faut utiliser toujours le même nombre de canoës, et si un canoë est trop vieux il faut reconstruire le même. Ensuite le départ fait l'objet de nombreuses cérémonies et les hommes partent toujours dans le même sens vers les îles voisines. En chemin, ils donnent des objets, mais n'en reçoivent pas forcément en retour immédiatement. C'est seulement lors d'une expédition qu'on rend des colliers ou des bracelets en retour. Au cours de ces expéditions, il y a de nombreux arrêts, de nombreuses cérémonies. Cela dure des jours et des jours.

Ces colliers et ces bracelets de coquillages sont échangés au cours d'expéditions maritimes très dangereuses (il faut affronter la mer dans les pirogues). Pourtant, ils ne sont d'aucune utilité. Malinowski les compare aux

joyaux de la couronne d'Angleterre que personne ne porte et qui ne seraient pas portables. Ces colliers ou bracelets peuvent éventuellement être portés au cours de très importantes cérémonies mais pas forcément. Celui ou celle qui les porte n'est pas forcément celui qui le détient chez lui. Ces objets n'appartiennent donc à personne. Ces colliers et ces bracelets sont toujours les mêmes au fil du temps : il se peut donc qu'un collier circule 50 ou 100 ans dans la *Kula*. Celui qui détient des colliers, n'a pas le droit de les garder longtemps avec lui, c'est pourquoi il doit trouver à les échanger contre des bracelets rapidement.

On a donc affaire à qu'on appelle une institution, c'est-à-dire à une activité régulée par des normes et des règles et qui s'imposent aux individus de cette société : quand on naît dans les îles Trobriand, on est tenu de se soumettre au cercle de la *Kula* et de « pratiquer la *Kula* ».

Malinowski avait lu Durkheim et partageait avec lui l'idée que chaque trait d'une société ne peut se comprendre sans analyser la société tout entière. La *Kula* consiste à risquer sa vie pour échanger des objets qui n'ont aucune utilité, et pourtant Malinowski est convaincu que *Kula* a une fonction dans cette société et qu'il doit la découvrir. C'est pourquoi Malinowski nomme son analyse « analyse fonctionnelle », qu'on appellera plus tard « analyse fonctionnaliste ». Il partage l'idée que chaque action remplit une fonction pour le fonctionnement de l'ensemble de la société. Il prend donc très au sérieux la *Kula* et s'efforce de la comprendre.

- 1ère fonction : économique. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la *Kula* remplit bien une fonction commerciale, même si elle est perçue de second plan. En marge des échanges d'objets de prestige, s'effectue tout un troc de marchandises et de biens de nécessités. Certaines îles n'auraient pas besoin de faire du commerce de nourriture, de poteries, etc., mais d'autres n'ont quasiment rien. Finalement, cet échange qui implique tout le monde permet à ceux qui n'ont rien de bénéficier de vivres. Mais ces échanges sont masqués par l'activité cérémonielle de la *Kula*.
- 2ème fonction : politique. D'abord les femmes sont exclues de la *Kula* : elles ne peuvent donc pas accumuler des biens prestigieux. Ensuite la place de chaque chef est matérialisée par la quantité de bijoux qu'il a accumulés et le nombre de partenaires qu'il a dans la *Kula*. Tous les habitants des autres îles connaissent par la *Kula* le rang des habitants de l'île, et notamment les chefs. La *Kula* permet donc d'asseoir et de faire reconnaître son pouvoir.
- 3ème fonction : sociale. Crée du lien entre toutes ces îles et leurs habitants. Par exemple Malinowski, qui a accompagné ses enquêtés dans trois expéditions *Kula*, décrit avec quelle excitation les habitants des îles où ils arrivent leur demandent des nouvelles de chez eux, leur demandent de décrire les cérémonies auxquelles ils ont participé dans les autres îles, etc. Ce cercle d'échange complètement désintéressé (jamais de marchandage) permet de créer du lien social.

Stocking écrit : « Comme rituel central de la tribu, le travail de terrain fait l'objet d'une élaboration mythologique considérable. Bien que les différentes traditions nationales en anthropologie disposent chacune de variantes du mythe fondateur, il en est une qui est si largement connue qu'il est à peine nécessaire de la raconter, même parmi les non-anthropologues. Son héros en est bien entendu le savant né en Pologne, Bronislaw Malinowski. »

Discussion autour des deux textes distribués :

Malinowski, introduction aux *Argonautes du Pacifique occidental*, 1922.

Beaud et Weber, extrait du *Guide de l'enquête de terrain*, 2002.

⇒ Pourquoi et comment Malinowski a-t-il acquis cette place :

☐ que doit-il à ses prédécesseurs ?

☐ quel est son apport original ?

☐ quelle est la postérité de la posture anthropologique qu'il fonde ?

L'héritage de Malinowski

p.82 : adhésion au but classique de l'anthropologie : « Peut-être que la connaissance approfondie d'une forme de la nature humaine qui nous est étrangère et fort éloignée permettra-t-elle d'éclairer notre propre nature ».

p.52 : qui doit faire le travail ethnographique. Malinowski reconnaît qu'il n'est pas le premier anthropologue à se rendre sur le terrain.

p.61-62 : critique des observateurs non scientifiques

p.75 : critique des missionnaires et fonctionnaires

p.66 : ambiguïté sur l'identité entre ethnographe et ethnologue.

p.65-66 : réflexion sur l'articulation théorie/terrain, qu'on retrouve dans les conseils du *Guide de l'enquête de terrain*. Notamment articulation chronologique : il faut à la fois faire des allers-retours entre terrain et théorie et séparer la phase de recueil des matériaux de la phase d'analyse (séparation aujourd'hui justifiée par la nécessité d'opérer une phase d'objectivation, de détachement).

p.53 : l'usage de la monographie et analyse d'un « fait social total ».

p.67-68 : principes de la monographie fonctionnaliste.

p.53 : séjour long, seul, connaissance de la langue autochtone.

p.61 : critique de l'usage du « pidgin english »

p.79-80 : comment saisir « ce qu'ils sentent et pensent en tant que membres d'une communauté donnée » ? Réponse : en restituant les catégories indigènes, grâce à la connaissance de leur langue.

p.71 : emprunts à la méthode généalogique de Rivers (tableaux synoptiques, graphiques)

p.58-59 : réflexion méthodologique inspirée des « sciences dures » (physique, chimie). Malinowski écrit ailleurs : « Mon ambition était de développer le principe de la « méthode généalogique » dans un schème plus large et plus ambitieux, et de la baptiser « méthode de la documentation objective » ». Cet effort d'objectivité, ce positivisme que Malinowski emprunte aux réflexions de ses prédécesseurs, constitue la force et la faiblesse des fondements de la méthode ethnographique, les « sciences dures » ayant elles-mêmes remis en cause la possibilité d'observations « objectives ».

Les apports originaux de Malinowski

« Déplacement du lieu de recherche depuis le pont du bateau ou la véranda de la station de la mission, jusqu'au centre grouillant du village » (Stocking, p.110)

p.53 : séjour non seulement seul, mais vit avec les indigènes.

p.63 : « se couper de la société des Blancs », « camper dans leurs villages », vs « faire le village ».

p.64 : intérêt concret pour l'observation d'être dans le village vs « faire le village ».

p.75 : intérêt de vivre sur place : « ajouter quelque chose d'essentiel au canevas brut de la structure tribale ».

« Déplacement analogue du rôle de l'ethnographe : de celui d'enquêteur à celui de participant « en quelque sorte » à la vie du village » (Stocking, p.110)

p.62 : But de l'enquête ethnographique : « percer à jour la véritable mentalité indigène » et « brosser un tableau authentique de l'existence tribale ».

p.64 : discours ambigu sur la place de l'ethnographe : observateur participant qui ne perturbe plus rien, ou participant qui a un rôle original ?

p.65 : prémisses de la méthode compréhensive.

p.63 : observation participante : « participer, à ma façon, à la vie du village ».

p.76-77 : intérêt de l'observation participante : « aucun aspect intime tout autant que légal ne doit être laissé dans l'ombre », saisir le « degré de vitalité » de l'acte.

p.78 : caractère fructueux de l'observation participante sincère, qui rend « intelligibles » les observations. Vers la méthode compréhensive ?

« « Selon mon expérience, le questionnement direct des indigènes sur une coutume ou une croyance ne révèle pas leur état d'esprit aussi parfaitement que la discussion de faits concomitants à l'observation directe d'une coutume ou à un événement concret, qui implique matériellement aussi bien les informateurs que l'observateur. » Implicitement, cette dernière phrase exprimait l'essence d'un style de travail de terrain sensiblement différent de celui que Rivers avait formalisé dans les Notes and Queries. » (Stocking, p.114)

« Son idéal méthodologique – fréquemment réalisé en pratique – restait celui établi à Mailu : s'entretenir avec un ou plusieurs informateurs sur une activité ou un événement vécus en commun, même s'ils l'étaient différemment. C'est seulement de cette façon que l'on pouvait « intégrer le comportement indigène dans la signification indigène » » (Stocking, p.119)

p.69 : exemple de technique d'entretien : « lui soumettre un cas donné et lui demander quelle solution il envisage[...] un cas imaginaire, ou mieux encore un événement qui s'est effectivement produit ».

« Plus qu'une mise en œuvre, c'est une incarnation qui était nécessaire »

« Son véritable problème n'était pas tant de dire à ses lecteurs comment accomplir l'œuvre divinatoire ultime que de les convaincre qu'on pouvait le faire – et qu'il l'avait fait » (Stocking, p.122)

p.58-59 : importance de la posture prise dans la présentation des matériaux (présentation « probe et sincère », dont Malinowski nous annonce qu'il va en donner un modèle).

p.60 : « ma première initiation sur le terrain »

p.70 : « résultat d'une expérience personnelle »

p.72 : « un chercheur qui veut qu'on lui fasse confiance ».

« L'ethnographie de Malinowski a essentiellement une structure narrative » (Stocking, p.123)

p.59-60 : aborde le problème de l'utilisation des données ethnographiques dans le processus de recherche/écriture.

p.60 : Malinowski a déjà mis au point des solutions pour ça : formules de ce genre, usage de la voix active et du temps présent, mise en place de personnages. Cf. le « présent ethnographique » qui va en découler.

p.60 : mise en place des personnages. « Douce ironie » vis-à-vis des indigènes (style courant en ethnographie), critique vis-à-vis des autres blancs qui légitime les vertus de la méthode scientifique.

« Par opposition à ces deux ensembles de personnages, il y en a un troisième, à part, qui prend une majuscule, dans une singularité héroïque : l'Ethnographe » (Stocking, p.125)

p.70 : importance de l'écriture dans la progression de la recherche (« interaction constante d'essais constructifs et de vérification empirique »)

La postérité de Malinowski

Pour Stocking, Malinowski a ainsi réuni les conditions d'un « charisme méthodologique » (p.128) : ses apports réels, mais surtout sa posture dans l'introduction aux Argonautes du Pacifique occidental, expliquent qu'il soit devenu une figure mythique. D'autant plus qu'un de ses apports, c'est justement de montrer en acte l'intérêt de sa posture, qui marque sans le

dire l'importance de l'expérience personnelle, de la narration et de la réflexivité dans le travail anthropologique.

Des enseignements méthodologiques qui perdurent

BEAUD Stéphane et WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2002.

Conformité de la définition du *GET* de l'enquête de terrain avec les exigences posée par Rivers et remplies par Malinowski : p.8.

GET, p.13 : nécessité que le travail soit fait par un seul.

« Malinowski avait trouvé une solution post facto lors de l'analyse de ses données [à leurs contradictions] : celle de distinguer les « idées sociales ou dogmes » (des croyances incarnées par des institutions, des coutumes, des rites et des mythes, que « tout le monde croit et pratique » et qui sont absolument standardisées), « le comportement général des indigènes envers l'objet d'une croyance » et les opinions et interprétations qui peuvent être avancées par des individus, des groupes de spécialistes, ou même la majorité des membres d'une communauté. Une telle distinction entre idée culturelle et opinion individuelle, souvent recouverte par la distinction entre « règles et régularités » et comportement effectif, fut caractéristique de toutes les prescriptions méthodologiques ultérieures de Malinowski, de même que ses écrits ethnographiques à orientation plus théorique. » (Stocking, p.117)

Faire jouer l'articulation normes, pratiques, discours individuels qui articulent normes et pratiques.

Usage constant des deux techniques d'enquête : entretiens et observations.

« L'horizon d'attente de l'ethnographie, ce n'est pas la généralité d'une loi universelle, mais la généralisation partielle : sous telle et telle condition, dans tel ou tel contexte si tel événement (action) a lieu, alors tel événement (réaction) devrait suivre. » (*GET*, p.290)

p.70 : la technique d' « épuisement » des cas ethnographiques.

p.71 : usage de schémas et tableaux. Aujourd'hui on a un peu démystifié la puissance de ce genre d'outils (positivisme), mais ils restent une bonne astuce pour « objectiver ».

p.73 : comment évaluer la pertinence de « la méthode de la documentation statistique par l'exemple concret » ?

p.79-80 : comment saisir « ce qu'ils sentent et pensent en tant que membres d'une communauté donnée » ? Réponse : en restituant les catégories indigènes, grâce à la connaissance de leur langue.

Ethnographie = restituer des points de vue sur le monde social.

Cf. les techniques d'entretien : pas de guide d'entretien, techniques de relance par explicitation des termes, usage du magnétophone (pouvoir restituer le fil narratif et les expressions).

Des critiques qui renouvellent la méthode et la discipline

Critique, « Frontières de l'anthropologie », 2004, janvier-février, n° 680-681.

Du positivisme de Malinowski à l'auto-analyse

p.64 : discours ambigu sur la place de l'ethnographe : observateur participant qui ne perturbe plus rien, ou participant qui a un rôle original ?

« Un nouveau rôle social à tenir » (*GET*, p.100), « Négocier votre place » (*GET*, p.128) : « Tout le temps de l'enquête vous aurez, en rencontrant de nouveaux enquêtés, à négocier et à

renégocier votre place. Or cette obligation de négocier l'entrée et le maintien sur le terrain fonctionne comme un révélateur du fonctionnement du groupe d'interconnaissance étudié. [...] C'est finalement par l'analyse de toutes les places qu'on lui assigne parallèlement ou successivement, que l'ethnographe pourra comprendre à la fois ce qu'on lui dit et ce qu'il observe, puisqu'il saura à qui l'on dit et à qui l'on montre. Cette analyse lui dévoilera aussi l'espace des positions et des relations non pas statiquement mais dans le processus même de leur constitution, dans les luttes quotidiennes pour leur maintien et leur transformation. ».

p.77-78 : le journal de terrain. La publication du journal de Malinowski au début des années 60 a révélé : une tonalité omniprésente de solitude, de frustration et d'agressivité, l'usage d'épithètes racistes pour désigner les indigènes. Le journal fonctionnait comme une soupape de sécurité pour des sentiments que Malinowski ne pouvait ni ne voulait exprimer dans ses relations quotidiennes. Aujourd'hui c'est toujours un rôle recommandé au journal de terrain, qui doit aussi faire l'objet d'une autoanalyse (pourquoi est-on énervé par telle chose, telle personne, pourquoi on se sent seul, etc.).

Cf. « Le journal de terrain, arme de l'ethnographe » (*GET*, p.94)

« auto-analyse : l'objectivation de vos attentes subjectives, de vos engagements plus ou moins inavoués, de vos prises de positions, elles-mêmes socialement déterminées. Plutôt que de les censurer à l'avance, de les masquer soigneusement sous une apparence de neutralité, pourtant impossible, c'est en leur laissant libre cours, le temps de les noter, que vous pourrez le mieux vous en débarrasser ou plus exactement en tenir compte pour la suite de vos interprétations ».

« L'enquête réflexive » (*GET*, p.15)

L'auto-analyse et la pratique d'une enquête réflexive semblent répondre à la nécessité de ne plus pratiquer l'anthropologie comme une science naturelle des sociétés (vs post-modernisme qui affirme la subjectivité définitive du discours ethnographique, qui ne peut plus être considéré que comme un genre littéraire, cf. analyse de Clifford des textes de Griaule et Leiris).

De l'exotisme et des catégories de l'altérité à l'enquête par distanciation de milieux d'interconnaissance

p.77 : intérêt de la distance

« L'atout de l'étrangeté » (*GET*, p.46), « Enquête par dépaysement et enquête par distanciation » (*GET*, p.47) : « Toute l'ethnographie se présente comme une tension entre familiarité et étrangeté : soit qu'elle s'efforce de rendre familier ce qui est étranger (c'est le modèle classique de l'enquête par dépaysement), soit qu'elle s'efforce de rendre étranger ce qui est familier (c'est le principe de l'enquête par distanciation) ».

GET, p.9

Si l'étrangeté est un atout, l'anthropologue ne doit plus être le spécialiste de l'exotisme. Les objets de l'anthropologie ont ainsi changé, se rapprochant de ceux de la sociologie (sociétés « modernes occidentales », fin du « grand partage »), montrant ainsi les limites du modèle de « l'exotisme ». Marc Abélès faisait ainsi part des interrogations qu'il suscitait en se présentant comme ethnologue dans ses recherches sur la vie politique et administrative française : « Mais on n'est pas sauvages ! », lui rétorquaient les élus locaux⁹.

⁹ ABELES Marc, 1986, « L'anthropologue et le politique », *L'Homme*, 97-98, XXVI, pp.191-212.

Il ne s'agit plus non plus d'étudier des sociétés qu'on considèrerait en vase clos, mais de tenir compte de leur insertion dans des mondes sociaux plus vastes. On n'étudie plus des « ethnies », des « cultures », mais des « milieux d'interconnaissance » (*GET*, p.15). On consacrera d'ailleurs une séance à ces catégories de l'altérité et aux critiques qu'elles ont inspiré. Citons, par exemple, Jean Bazin : « L'anthropologue crée une fiction, celle de la culture, qui n'est alors rien d'autre que la représentation qu'il se fait de leur altérité, et il la définit comme cause de leurs actes ».

CONCLUSION

On en vient à critiquer l'objet de l'anthropologie : saisir l'unité de la nature humaine en étudiant la variété des cultures. Que reste-t-il alors à l'anthropologie, alors même que l'enquête ethnographique a été largement appropriée par la sociologie ?

L'anthropologie restitue la pluralité des points de vue, en particulier ceux des dominés, en s'appuyant sur la distanciation.

Aujourd'hui, l'intérêt c'est la pluridisciplinarité dans les sciences sociale.